

A N N A L E S
BRETAGNE
PAYS DE L'OUEST

Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest

Anjou. Maine. Poitou-Charente. Touraine

111-3 | 2004

Alcuin de York à Tours

Alcuin et les missions

Beatrix Dumont



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1267>

DOI : 10.4000/abpo.1267

ISBN : 978-2-7535-1495-9

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 septembre 2004

Pagination : 417-429

ISBN : 978-2-7535-0053-2

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Beatrix Dumont, « Alcuin et les missions », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 111-3 | 2004, mis en ligne le 20 septembre 2006, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1267> ; DOI : 10.4000/abpo.1267

© Presses universitaires de Rennes

Alcuin et les missions

Beatrix DUMONT

Doctorante à l'Université de Paris 10

Si le qualificatif de missionnaire échappe à Alcuin, s'il ne participe pas lui-même directement à l'organisation des missions qui se déroulent alors aux confins orientaux des possessions de Charlemagne, il convient cependant de reconnaître la place qui lui revient au cœur d'un réseau missionnaire.

À travers Alcuin, nous avons un témoignage rare sur l'action missionnaire au tournant des VIII^e et IX^e siècles : sa riche correspondance dont certaines lettres font office de traités, l'hagiographie qu'il consacre à l'apôtre de la Frise, Willibrord, nous aident à mieux appréhender la réalité missionnaire. Il nous livre une histoire de la mission aux pays des Saxons et des Avars, mais également une réflexion théorique sur le déroulement des missions. En cela, son œuvre apparaît comme exceptionnelle, seule la lettre de Daniel de Winchester adressée à Boniface¹ pouvant rivaliser avec le programme missionnaire qu'il propose.

Ainsi, nous nous proposerons au cours de cette étude de mettre en évidence la place d'Alcuin au cœur de l'entreprise missionnaire carolingienne, en tentant de discerner quelle définition de la mission il propose, et quelles sont les modalités pratiques de cette dernière.

Alcuin au cœur d'un réseau missionnaire

L'héritage anglo-saxon : dans les pas de Willibrord et de Boniface

Né en Northumbrie, élève puis écolâtre de York, Alcuin appartient à cette région de l'Angleterre qui a fourni à la Germanie son premier apôtre : Willibrord. Non seulement il en est le compatriote, mais également un parent. Il hérita en effet de l'ermitage du père de Willibrord, Willgils, comme il l'explique au début de la *Vita* qu'il consacre à Willibrord² :

1. Boniface, *Epistolae*, n° 64, p. 132-136.

2. *Vie de Willibrord* par Alcuin, c. 1, éd. et trad. C. VEYRARD-COSME, *L'œuvre hagiographique en prose...*, p. 38-39.

« Il y avait dans l'île de Bretagne, dans la province de Northumbrie, un chef de famille d'origine saxonne appelé Wilgils [...] Il abandonna l'état du siècle pour choisir la vie monastique et, peu de temps après, sentant croître en lui un ardent désir de vie spirituelle, adopta avec un zèle intérieur plus exigeant, l'existence austère des ermites sur les hauteurs qu'entourent l'Océan et l'Humber. C'est là dans un petit oratoire dédié à St André, l'apôtre qu'il servit Dieu de nombreuses années durant [...]. Cette église, ses successeurs la possèdent aujourd'hui encore et c'est moi, le dernier d'entre eux par le mérite et par le rang, qui suis aujourd'hui chargé de diriger ce monastère qui m'est venu en légitime succession. »

Parmi les membres de sa famille, on trouve également Willehald, missionnaire actif au nord de la Germanie auquel il adresse par le biais d'un correspondant « un millier de salutations à son cher évêque Willehald³ ».

En outre, formé à York, il est issu d'un foyer intellectuel dont l'un des plus beaux bijoux est Bède le Vénérable que dans son poème sur les saints de l'Église de York, Alcuin célèbre comme « maître Bède⁴ ». Or, celui-ci dans son *Histoire du Peuple Anglais* vante les qualités missionnaires intrinsèques des Anglo-saxons⁵, et fournit le cadre d'une première histoire missionnaire en narrant l'œuvre de Willibrord et de ses douze disciples sur le continent⁶. Ainsi, Alcuin s'inscrit-il dans une histoire qui est celle de l'expansion de la foi chrétienne, à laquelle l'Angleterre anglo-saxonne se doit de participer au premier chef.

Cependant, ni le précédent de Willibrord, ni la gloire du récent martyr de Boniface (5 juin 754) n'explique le départ d'Alcuin pour le continent. Alcuin favorisa pourtant le culte du saint missionnaire de Germanie : rédigeant une inscription pour une église Saint-Boniface en Westphalie⁷ et offrant en 801-802 aux moines de Fulda un linceul pour envelopper le corps du saint (Alc. Ep. 250). L'idée « iro-saxonne » de *peregrinatio* qui avait motivé le départ de Willibrord ou Boniface pour le Continent n'intervient nullement dans le départ d'Alcuin pour les rivages continentaux. On ne saurait faire d'Alcuin, un volontaire pour cet exil de sa patrie, cette forme d'ascèse qu'avaient choisie ses prédécesseurs. S'il s'embarque pour Rome, en 781, c'est à la demande du nouvel archevêque de York Eanbald, pour réclamer au pape le *pallium*; sur le chemin du retour, il s'arrête à Parme où il retrouve Charlemagne qui lui demande de se joindre à sa cour. Si Alcuin emprunte le même trajet que nombre de missionnaires anglo-saxons, de la Northumbrie – ou du sud de l'Angleterre dans le cas de Boniface – aux côtes du royaume franc, à travers les Alpes, jusqu'à Rome, ce n'est pas dans le même but : il ne s'agit point pour lui de recevoir un soutien pontifical ou royal à une action missionnaire, mais bien d'accomplir une ambassade précise qui devait s'achever à son retour à York.

3. Alc. Ep. 6; la correspondance d'Alcuin sera citée à partir de l'édition E. DUMMLER, MGH Ep. II, *Karolini Aevi*.

4. Alcuin, *Versus de sanctis Euboricensis ecclesiae*, v. 1546.

5. Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, II, 1.

6. I. WOOD, *The missionary Life...*, p. 42-45.

7. Alc. Carm. 86, p. 304.

Ainsi, si le milieu dont est issu Alcuin le façonne en faveur de l'effort missionnaire, lui donne une conception particulière de la participation des Anglo-saxons à l'extension du christianisme, il ne fait nullement de lui un pèlerin engagé sur la redoutable mer de la mission.

Un réseau de correspondants

Il convient donc de chercher ailleurs l'origine de cet intérêt pour la mission. Son voyage à travers l'Europe, sa réputation d'écolâtre et de lettré, ont conduit Alcuin à se forger un réseau européen de correspondants. Parmi quelques trois cents lettres qui constituent la correspondance d'Alcuin, parvenue jusqu'à nous, la mission apparaît comme un thème récurrent.

D'une part, il s'en entretient avec ses correspondants anglo-saxons, sur le continent ou restés insulaires. Il conserve des liens particuliers avec York; en 795, aux moines de York, il écrit après avoir évoqué le départ de Charlemagne pour la Saxe (Alc. Ep. 43) :

« C'est une véritable tragédie que les prédicateurs de la parole de Dieu soient si peu nombreux et les adorateurs des réalités terrestres si nombreux. Dès lors, mes saints frères, instruisez correctement les jeunes hommes dans la sagesse des Écritures, que la lumière de la connaissance qui a brillé de tout son éclat dans notre église depuis les origines de la foi ne s'éteigne jamais, mais qu'elle puisse briller en de nombreux autres lieux pour la louange et l'honneur de Dieu, et une récompense éternelle nous attend au royaume des cieux... »

Par le biais d'Alcuin, se voit ainsi renouer cette alliance entre l'Angleterre anglo-saxonne et les pays de mission germaniques que Boniface avait justifiée par une communauté de races⁸.

Le thème de la mission, se charge d'un supplément de valeur dans la correspondance avec ses amis et disciples, directement engagés dans une action missionnaire. Au nombre des destinataires engagés dans un effort missionnaire, on compte des évêques, des abbés, des anciens élèves de York (Liudger) ou du continent (Ricbod, archevêque de Trèves⁹; Riculfe, archevêque de Mayence, qui en 796 suit Charlemagne dans son expédition contre les Saxons¹⁰). En 789, Alcuin s'inquiète, auprès d'un abbé de Saxe, de Willehald, engagé dans la conversion des régions septentrionales et de tous ceux travaillant à la conversion des peuples païens (Alc. Ep. 6) :

« Écris-moi pour me donner de tes nouvelles et me raconter ce que tu fais; comment les Saxons acceptent-ils votre prédication? Y a-t-il quelque espoir de convertir les Danois? les Wiltzes et les Wendes que le roi a récemment soumis acceptent-ils la foi chrétienne? »

8. Boniface, Ep. 46, p. 74-75.

9. Alc. Ep. 13, 49, 78, 191.

10. Alc. Ep. 25, 212.

Au nombre de ceux-ci, deux personnages se distinguent : correspondants privilégiés d'Alcuin, œuvrant auprès des Saxons et des Avars : Arno de Salzbourg et Paulin d'Aquilée. Le premier, d'origine bavaroise, apparaît comme un très cher ami d'Alcuin qui le dote, suivant cette manie anglo-saxonne, du surnom de l'aigle jouant sur la signification du prénom en haut-allemand¹¹. Il lui adresse plus d'une quarantaine de missives, notamment quand celui-ci se voit confier par Charlemagne l'évangélisation de la Saxe et quand il reçoit le pallium en 797 ; il l'abreuve alors de conseils sur la mission, sur la prédication. Le second est le patriarche d'Aquilée auquel il écrit dès 790, lors d'un séjour en Angleterre, pour lui rappeler les devoirs de prédication liés à sa fonction (Alc. Ep. 28). En 796, il lui demande s'il se chargera de propager la foi chez les Avars vaincus, et avant même de recevoir la réponse qu'il exige de lui, il lui donne quelques conseils sur la manière d'instruire les adultes avant de les baptiser (Alc. Ep. 99).

Enfin, un dernier groupe de correspondants, reçoit les réflexions d'Alcuin en matière de christianisation, c'est celui du palais carolingien, à la tête duquel on trouve bien évidemment Charlemagne auquel Alcuin adresse de nombreuses lettres (une trentaine) sur le sujet, mais également des officiers royaux comme le trésorier Mégenfrid (Alc. Ep. 111), ou Liudgarde la future épouse de Charlemagne (Alc. Ep. 50). Il s'agit alors pour Alcuin, de toucher l'autorité entre les mains de laquelle se trouve l'expansion du royaume et de la chrétienté ; il agit alors comme conseiller ecclésiastique dans des guerres de conquête.

Le contexte des années 787-804

En effet, la correspondance d'Alcuin nous place dans un contexte bien particulier, celui de l'avancée vers l'Est des armées carolingiennes. Son témoignage nous permet de reconstruire les étapes de cette dernière ; depuis Tours, il se soucie régulièrement de l'état de l'Europe.

Un premier tableau est dressé, au début des années 790, dans une lettre au maître irlandais Colcu (Alc. Ep. 7) :

« Vous devez d'abord savoir que par la miséricorde de Dieu cette sainte Église en Europe a la paix et avance et croît. Car les Vieux Saxons et tous les peuples de Frise ont été convertis à la foi du Christ par les efforts du roi Charles, qui en a poussé certains par des récompenses et d'autres par des menaces. Cette année le même roi a envahi les Slaves, que nous appelons Wendes, et les a soumis à son empire. [...] De la même manière les Avars que nous appelons Huns, ont fait des raids en Italie et défaits par les Chrétiens s'en retournèrent à leur ignominie. Ils sont également descendus en Bavière et furent débordés par l'armée chrétienne et dispersés. »

Charlemagne mène depuis les années 770, de régulières campagnes contre le pays des Saxons, s'emparant de forteresses, détruisant le sanctuaire des Saxons de l'Irminsul, et installant de premiers avant-postes. Mais,

11. M. GARRISON, « The social work of Alcuin... », p. 59-79.

Charlemagne peine à soumettre les Saxons et impose alors un capitulaire condamnant à mort tous les opposants et ceux qui ne se soumettront pas au baptême et ne pratiqueront pas le culte chrétien¹². L'effet semble immédiat puisque Alcuin tient les Vieux-Saxons pour soumis à l'empire de Charlemagne et à la religion chrétienne.

Mais en 796, Alcuin doit revenir sur ce brillant tableau et reconnaître que la conversion des Saxons est loin d'être totale et il déplore le retour des Saxons au paganisme (Alc. Ep. 110) :

« Par votre bienveillante volonté et votre service dévoué à la foi, se sont répandus le royaume de la Chrétienté et la connaissance de la vraie religion et de nombreux peuples ont été amené loin des erreurs du paganisme au chemin de la vérité! [...] Avec quelle généreuse dévotion pour la diffusion du nom du Christ vous avez travaillé pour adoucir la dureté du malheureux peuple Saxon avec le conseil du vrai Salut! Mais le choix divin ne semble pas leur avoir encore été accordé, tant d'entre eux demeurent dans l'horreur des voix diaboliques, pour partager la damnation du diable. »

Le régime d'exception du premier capitulaire saxon n'a guère eu les effets escomptés puisque dès le printemps 793, les *Annales de Lorsch* signalent que

« ce qui se cachait depuis longtemps au fond du cœur des Saxons éclata au grand jour. Comme le chien qui retourne à son vomissement, les Saxons retournèrent au paganisme, mentant et à leur Dieu et à leur seigneur roi, qui les avait pourtant comblés de bénéfices, et entraînant avec eux les peuples païens alentours [...]. Toutes les églises qui se trouvaient sur leur territoire furent détruites ou incendiées, ils rejetèrent les évêques et leurs prêtres, se saisirent même de quelques-uns d'entre eux, en tuèrent d'autres, et se replongèrent dans le culte des idoles¹³ ».

La situation évolue dans les années 796-798, au moment où Alcuin adresse la plupart de ses missives; mais l'ordre chrétien n'est imposé que par les armes. Et c'est de cette conception de la conquête, de l'extension d'un territoire chrétien, qu'Alcuin va se faire l'accusateur, dénonçant le régime d'exception de la Saxe, et une conquête qui ne s'adjoint pas l'aide de Dieu.

En revanche, dans la même lettre de 796, il note les rapides progrès dans le pays des Avars (Alc. Ep. 110) :

« Mais il a plu au Christ de récompenser votre bonne intention avec plus de gloire et de louange. Il a amené les Huns, qui ont longtemps été craint pour leur férocité et cruauté, sous votre sceptre guerrier à son honneur, et avec une grâce bienveillante a lié leur cou, si longtemps insoumis, sous le joug de la foi, répandant la lumière de la vérité sur des esprits aveugles depuis des temps anciens »

12. *Capitularia regum Francorum*, tome 1, n° 26, p. 68-70 (c. 1 à 14 en particulier).

13. Texte cité dans la traduction de L. HALPHEN, *Charlemagne et l'Empire...*, p. 67.

écrit t-il après la victoire de l'armée franque sur le khagan et la prise du Ring. Au cours cette année, l'armée d'Italie dirigée par Pépin, consolide la domination franque et s'accompagne d'une véritable politique de christianisation : à l'été, Pépin réunit une assemblée d'évêques l'ayant suivi en campagne afin de définir les méthodes et les règles de l'évangélisation¹⁴.

Ainsi, la participation missionnaire d'Alcuin s'inscrit-elle dans ce contexte bien particulier de l'échec de la conquête et de la christianisation de la Saxe, et d'autre part la mise en place d'une véritable politique missionnaire dans le pays des Avars. Alcuin, entre 796 et 798, va construire une théorie de la mission s'appuyant sur une expérience saxonne douloureuse et trouvant une aire de mise en œuvre dans la vallée danubienne occupée par les Avars.

Alcuin et la *dilatatio christianitatis*

Les conquêtes d'un Empire chrétien

Alcuin se félicite à maintes reprises des victoires de Charlemagne, la victoire étant le signe de la grâce divine accordée au chef des Francs (Alc. Ep. 107) :

« [Le royaume des Huns] a été conquis par Celui qui est plus fort, et dans les mains duquel sont toutes les puissances des rois et des royaumes. Il élève qui il veut, et visite, et illumine et mets à son service quiconque le veut en son cœur. »

Mais, la conquête ne serait être qu'un mal nécessaire dans la construction d'un Empire chrétien. En effet, il convient de souligner le « pacifisme » d'Alcuin, dénonçant la guerre et les maux qu'elle engendre. Invité par Charlemagne, à composer un hymne guerrier, il compose une suave mélodie dont il espère qu'elle apaisera le conflit¹⁵ : « Puisse la flûte de Flaccus être capable de calmer les farouches esprits. »

De fait, la guerre selon Alcuin n'est justifiée qu'en ce qu'elle amène de nouveaux fidèles à l'Église. La *dilatatio imperii* doit être une *dilatatio christianitatis* : ainsi, Alcuin se félicite que grâce à Charlemagne « l'Église soit en paix en Europe, se développe et s'accroisse » (Alc. Ep. 7). Il lui écrit :

« Votre devoir est de protéger les Églises du Christ à l'intérieur contre les doctrines des perfides et de les défendre à l'extérieur contre les dévastations des païens et de propager la vraie foi parmi eux¹⁶. »

14. *Conventus episcoporum ad ripas Danubii*, été 796 : *Concilia aevi Karolini*, tome 1, p. 172-176.

15. Alc. Ep. 149 ; cité par A. KEINCLAUSZ, *Alcuin*, III.

16. Alc. Ep. 174. De même dans la lettre qu'il adresse à Pépin, fils de Charlemagne et roi d'Italie, et qui constitue en quelque sorte un miroir aux princes : « Soyez sage [...]. Obéissez à Dieu tout puissant, que son ineffable bonté vous élève au trône, étende votre royaume et amène les nations sous votre pouvoir. » (Alc. Ep. 119).

La guerre de Charlemagne a toujours chez Alcuin un caractère religieux et son armée est avant tout celle des chrétiens. « Armée de chrétiens » (Alc. Ep. 7), au sens premier, puisqu'on trouve dans celle-ci une aile d'ecclésiastiques, chargés d'accompagner la conquête : en 796, Pépin entre dans le pays des Avars à la tête de « légions chrétiennes », c'est-à-dire escorté d'évêques et de prêtres.

Conquérir, c'est amener à la vraie foi les populations restées jusque-là païennes. Plus qu'une opposition nette entre chrétiens et païens, Alcuin travaille à faire l'unité du *populus christianus*. Ainsi, fait-il un emploi restreint du terme de *paganus*, préférant utiliser les noms des peuples saxons et slaves (même si ceux-ci sont assortis de qualificatifs peu flatteurs) : ils ne sont jamais désignés brutalement sous le terme de païens¹⁷. Les peuples saxons et avars sont avant tout des peuples ignorants, enfermés dans les ténèbres du paganisme. Le concile danubien décrit ainsi les Avars comme « un peuple barbare inaccessible au raisonnement, ignorant, sans instruction, d'esprit borné, lent à s'initier aux saints mystères ». Quant à Alcuin, il emploie volontiers la comparaison avec le nourrisson, l'*infans* dénué de parole et de raison.

Alcuin : éloge de la paix et de la concorde

De la conception de la guerre de conquête, comme participant avant tout à la *dilatatio christiani*, au retour à l'unité du *populus christianus*, naît chez Alcuin la nécessité de défendre la paix et la concorde. Alcuin ose alors, non sans quelques précautions oratoires, s'élever contre la politique de Charlemagne et lui adresse des reproches. La dureté royale est à l'origine de la perte des Saxons tant pour le royaume que pour l'Église. Alcuin estime que si les Saxons ont si souvent manqué au double serment envers leur roi et envers Dieu, ce n'est pas uniquement du fait de leur méconnaissance des principes de l'Évangile, mais également à cause de la dureté de l'administration à laquelle ils ont été soumis, incarnée par la dîme. Dans une lettre à Charlemagne, il trace un sévère tableau de l'échec de la campagne auprès des Saxons et pose la question de cette soumission autoritaire (Alc. Ep. 110) :

« Ainsi, vous devriez considérer dans votre sagesse s'il est bon d'imposer le joug des dîmes sur un simple peuple qui sont des débutants dans la foi [...]. Nous devrions nous demander si les apôtres qui furent instruits par le Christ lui-même et envoyés prêcher de par le monde, réclamèrent en quelque lieu le paiement des dîmes. [...] Mieux vaut perdre la dîme que détruire la foi. Même nous qui sommes nés et avons été élevés dans la foi catholique, trouvons difficile de nous soumettre à la pleine imposition de notre bien ; combien plus dur cela est-il pour leur tendre foi, leur volonté d'enfant et leur esprit avide. »

17. C. VEYRARD-COSME, « Le paganisme dans l'œuvre d'Alcuin », p. 127-153 ; J. PAUL, « Pays et peuples... ».

Afin de se faire entendre, Alcuin reprend la même diatribe dans une lettre qu'il adresse au trésorier Mégenfrid et s'appuie sur l'autorité augustinienne (Alc. Ep. 111) :

« La foi comme dit Augustin, est matière de volonté et non d'obligation. Un homme peut être attiré vers la foi, mais non forcé. Il peut être forcé à être baptisé, mais c'est inutile pour la foi [...]. Si le joug léger et le facile poids du Christ étaient prêchés à la dure race des Saxons aussi sûrement que les dîmes sont prélevées et la punition de la loi imposée pour les moindres fautes, peut être ne réagiraient-ils pas contre le rite du baptême. »

Alcuin oppose ainsi aux prédateurs de la conquête carolingienne les prédicateurs de la foi, il faudrait enseigner aux impétrants la foi et non les contraindre au baptême.

De l'usage du glaive

Alcuin précise cette théorie de la conquête dans une longue lettre de réponse à Charlemagne¹⁸. Ce dernier lui a en effet transmis la question d'un de ses compagnons d'armes (« ce laïc quel qu'il soit, est sage en son cœur, bien qu'il ait des mains de soldats ») : Alcuin saisit l'occasion pour transmettre son enseignement au roi.

Telle est la question :

« Dans l'évangile de Luc, le Seigneur, à la veille de la Passion, dit à ses disciples de vendre tunique et besace et d'acheter un glaive (Lc. 22, 36). Quand on lui dit qu'ils avaient deux glaives, il dit que c'était assez. Nous pensons que Pierre en a utilisé un pour couper l'oreille de Malchus. Puis le Seigneur lui dit, « Range ton glaive dans son fourreau, car tous ceux qui prennent le glaive périront par le glaive » (Mat. 26, 52). Comment peut-il affirmer que ceux qui prennent le glaive périront par le glaive, quand il vient juste de leur dire de vendre leur tunique et d'acheter un glaive ? Si le glaive est la parole de Dieu, et le Seigneur veut dire la parole de Dieu quand il leur demande d'acheter un glaive, comment raisonnablement tous ceux qui reçoivent la parole de Dieu pourraient-ils périr par la parole de Dieu ? »

Cette question du compagnon de Charlemagne prend un écho particulier dans le cadre des conquêtes missionnaires, puisqu'elle interroge sur la place de l'épée et de la parole de Dieu dans l'action apostolique.

Selon Alcuin, le terme « glaive » doit être envisagé en fonction du contexte dans lequel il est employé dans chaque évangile. Dans l'évangile de saint Matthieu, le glaive est signe de la division puisqu'il est dit par le Christ : « Je ne suis pas venu apporter la paix mais le glaive » (Mat. 10, 34), c'est-à-dire séparer le bien du mal. Alcuin ajoute que cette division est le signe de la punition accordée aux méchants : Mais il signifie punition quand nous lisons : « Il ne porte pas une épée en vain, car il punit ceux qui font le mal » (Rom. 13, 4). Il revient ensuite à son usage chez Luc : il affirme en effet

18. Alc. Ep. 136. M. LAUWERS donne une traduction et un commentaire de certains aspects de cette lettre : « Parole de l'Église et ordre social... », p. 93-96.

qu'il s'agit bien en l'occurrence de la parole de Dieu, pour laquelle nous devons abandonner tout bien terrestre, et que celle-ci sert à « lutter vaillamment contre toutes les intrigues du vieux serpent ». Enfin, il répond à la question surgie de la confrontation des deux emplois du terme glaive :

« Si le glaive, comme nous l'avons dit, est la parole de Dieu, pourquoi a-t-il coupé l'oreille d'un opposant, quand la parole de Dieu normalement parvient par les oreilles aux tréfonds secrets de notre cœur ? »

Comment la parole de Dieu peut-elle être une atteinte ?

« Cela signifie simplement que l'oreille de l'infidèle est coupée, qu'elle sera soignée, remise à neuf par le toucher de la grâce divine [...]. Pourquoi le Seigneur lui-même a-t-il soigné son persécuteur, mais parce que chaque prédicateur dans l'église du Christ, ne cesse de soigner ses ennemis par la parole de bonté ? »

Voici donc résolue la question posée par le compagnon de Charlemagne : le glaive est nécessaire, car il est l'instrument par lequel le Christ punit les méchants ; c'est-à-dire qu'il est nécessaire dans la lutte contre les ennemis de l'Église, et donc contre les païens en particulier. Dès lors, il est nécessaire de posséder ce glaive. Mais ce glaive doit également être entendu comme étant la parole de Dieu : il est ce qui tranche le mal, et dans un même mouvement permet la propagation du bien. Dès lors, le guerrier conquérant doit également être un prédicateur. Charlemagne a charge de porter à la fois le glaive et la parole du Christ dans un même effort de diffusion du christianisme : luttant contre les méchants et leur apportant un remède.

Une mission fondée sur la prédication

Le primat du prédicateur

Les « prédateurs » doivent être remplacés par les prédicateurs auprès des nouveaux peuples. Le missionnaire doit avant toute chose être un prédicateur. À Arnon, s'apprêtant à partir pour la Pannonie, Alcuin écrit (Alc. Ep. 107) : « Soyez un prédicateur de piété, et non un exacteur de dîmes [...] ». Le prédicateur devient le modèle du *miles christi*, c'est lui qui doit accompagner la conquête chrétienne de Charlemagne et doit protéger le nouveau peuple converti « contre toutes les attaques d'une armée hostile » (Alc. Ep. 136). Il s'agit désormais de brandir non plus le glaive de la punition, mais celui qui guérit, celui de la parole de Dieu. Et c'est donc à ce titre qu'il demande à Charlemagne d'envoyer des prédicateurs en pays de mission¹⁹ :

« Puissiez vous donner à ce nouveau peuple [les Avars] de bons prédicateurs [...]. Que les prédicateurs de l'Église du Christ manifestent au peuple la charité de notre rédempteur par les paroles d'une douce prédication. »

19. Alc. Ep. 110 et 136.

Le prédicateur apparaît comme le personnage central de la mission : ils seront dans les ténèbres du paganisme les « lumières ardentes ».

Mais qui sont ces fameux prédicateurs ? Alcuin en fournit une définition extrêmement large puisqu'il s'agit, non seulement des évêques, mais aussi des prêtres voire des laïcs. Aux évêques, il rappelle qu'ils doivent être les « trompettes du Christ Dieu, que leur langue est la clef du Ciel dont elle a le pouvoir d'ouvrir et de fermer les portes » (Alc. Ep. 201), et il les appelle à se nourrir de la *Regula Pastoralis* de Grégoire le Grand qui définit leur rôle de prédicateur. Mais, ils ne sont pas seuls à pouvoir prêcher dans les pays de mission : Alcuin s'étonne en effet qu'on interdise en ces lieux à certains prêtres de prêcher (Alc. Ep. 136). S'appuyant sans doute sur le concile de Vaison de 529, il souligne qu'ils sont en droit de prendre la parole dans les églises ; il utilise également l'autorité des Écritures, de Jérôme²⁰ et des précédents historiques :

« Qu'on comprenne combien il y eut d'admirables prédicateurs de par le monde, depuis le début de l'Église dans les différents ordres de la cléricature, envoyés d'ailleurs dans les différentes régions par l'autorité apostolique. »

En ce qui concerne les laïcs, cette invitation à la prédication semble dangereuse, c'est pourquoi Alcuin la précise : leur prédication peut être le bon comportement, la vie sainte et les paroles d'admonestation à la vie éternelle.

Ainsi, se forge progressivement l'idée du missionnaire comme étant avant tout un prédicateur. Alcuin poursuit cette réflexion en fournissant un modèle idéal de missionnaire comme prédicateur dans sa *Vita Willibrordi*, écrite dans le contexte de l'envoi des missions chez les Avars. Rompant avec le *topos* du miracle comme manifestation de la puissance divine, et meilleur instrument de la conversion, il fait de son parent avant tout un prédicateur comme l'a montré Ian Wood : la prédication prend le pas sur la mission²¹.

Enseignez...

Qu'entend-t-on par cette prédication ? Quelle est cette Parole de Dieu qui tel le glaive doit guérir les ennemis du Christ ? Alcuin nous apporte quelques éléments de réponse, permettant de palier la faiblesse des sources directes de la prédication qui nous sont parvenues.

Elle ne saurait être entendue dans un sens étroit comme le suggérerait déjà la permission accordée aux laïcs de prêcher. Pour Alcuin, la prédication peut-être l'exemple d'une vie droite, conforme aux principes chrétiens, fournissant un modèle à imiter pour les nouveaux convertis. Il souligne alors qu'il faut adresser aux païens des prédicateurs qui « soient bons dans

20. Alc. Ep. 136, p. 209-210 (cf. *infra*, p. 465, la traduction due à Christiane Veyrard-Cosme).

21. I. Wood, *The Missionary Life...*, p. 79-94.

leur conduite [...] voulant suivre l'exemple des apôtres dans la prédication de la parole de Dieu²² ».

Cette prédication doit attirer à la foi le païen car si un homme ne peut être contraint, il peut être attiré (*adtrahere*) vers la foi. Il convient alors d'adresser aux convertis des paroles de « douceur », de « piété apostolique » (Alc. Ep. 107). Alcuin reprend l'enseignement de saint Paul, à plusieurs reprises²³ :

« Ils [les prédicateurs] donnent à leurs auditeurs du lait, c'est-à-dire enseignant avec bonté quand ils sont débutants dans la foi, comme l'apôtre Paul dit : "Je vous ai nourri de lait, non de viande comme les nourrissons du Christ" (1 Cor 3, 2), signifiant que les nouveaux convertis à la foi doivent être nourris par un enseignement doux comme les nourrissons doivent l'être de lait, sous peine que des esprits trop faibles pour un enseignement plus dur ne vomissent ce qu'ils ont absorbé. »

À cette douce prédication doit succéder un enseignement plus difficile, une nourriture plus solide, qui fait l'objet d'un second temps de la prédication. Il s'agit alors d'enseigner, d'instruire. Le prédicateur est un docteur, il doit être « savant dans la foi et emplir de l'enseignement de l'évangile » (Alc. Ep. 110). La prédication est alors l'explication de l'Écriture et des mystères de la foi. « Qu'est ce qu'une homélie si ce n'est une prédication ? » (Alc. Ep. 136). L'homélie doit permettre de faire comprendre l'enseignement du Christ, car Alcuin rappelle qu'il ne sert à rien d'entendre si on ne comprend. Le prédicateur doit donner le sens :

« Il est étrange de donner le droit de lire mais non d'interpréter de manière à permettre à tous de comprendre. Car alors ceux qui entendent n'en auront pas profit et les mots de Virgile deviendront vrais : "Il donne des sons sans sens..." (Enéide, 10640) »

Cette prédication doit être fréquente ou du moins régulière, Alcuin appelant à la célébration stricte des offices, et se souciant de l'état des églises.

...et baptisez

Alcuin prône donc d'enseigner avant de baptiser se voulant rigoureusement obéissant à l'injonction christique dès lors d'enseigner avant de baptiser. Dans l'épître 113 qu'il adresse à Arn de Salzbourg, il explique cette parole des Écritures insistant sur les deux étapes nécessaires à la conversion :

« Ainsi, notre Seigneur Jésus-Christ instruit ses disciples, disant : "Allez enseignez toutes les nations, baptisez les au nom du Père, Fils et du Saint-Esprit" (Mat. 28, 19) [...]. Il leur a dit d'enseigner la foi catholique en premier lieu et après que la foi catholique a été reçue de baptiser au nom de la Trinité »,

22. Alc. Ep. 110 et 111.

23. Alc. Ep. 107, 110 et 111.

et déplore que la perte des Saxons pour la chrétienté soit le fait du non respect de cette première phase d'enseignement. En effet, « (un homme) peut être forcé à être baptisé, mais c'est inutile pour la foi » (Alc. Ep. 111).

Il ne s'agit pas pour autant de rétablir un véritable catéchuménat, un moment liturgique tel qu'il peut être encore présent à l'époque augustinienne. Alcuin ne s'en réfère pas moins au *De catechizandis rudibus* d'Augustin, traité sur la catéchèse des débutants, envoyé conjointement à Charlemagne et à Arn de Salzbourg²⁴. Il pose alors les principes de l'enseignement à adresser aux nouveaux convertis : celui-ci doit se faire en quatre temps : le premier doit être constitué d'une exhortation à considérer la vie future, un second temps doit affirmer les préceptes moraux de la vie chrétienne, le troisième temps est celui de l'énonciation du symbole de la foi, enfin le quatrième temps doit faire la preuve de la foi du candidat : « Après cette préparation et le renforcement de sa foi, il peut être baptisé. »

Désormais, le païen est prêt au baptême, sa foi est suffisamment enracinée selon Alcuin pour lui permettre de recevoir le sacrement qui fera de lui un chrétien. Tel est le dernier temps du devoir du prédicateur missionnaire : s'adressant à Arn de Salzbourg, Alcuin file la métaphore (Alc. Ep. 113) : tel l'aigle, l'évêque a reçu de Dieu le don de discerner grâce à sa vue perçante les païens ; à l'instar de Simon Pierre dans les Évangiles il doit se faire pêcheur d'hommes, « les laver dans le saint bain d'une fontaine miroitante et les préparer dans le feu de l'Esprit Saint pour le banquet du roi éternel ».

Le baptême est donc l'ultime étape qui sauve le païen. De même qu'à l'enseignement, on doit lui apporter une attention toute particulière. Le concile danubien de 796 règle ainsi tout particulièrement les rites liés au baptême. Mais la correspondance d'Alcuin nous fournit de nouveau une explication de ce rite, dans la lettre qu'il adresse au prêtre Oduin en 798 (Alc. Ep. 134). Il donne une explication pas à pas du rituel baptismal auquel doit se soumettre le païen pour devenir chrétien (renonciation au mal, diverses onctions, triples immersions). Il s'agit de permettre de comprendre avant de recevoir le baptême, et non de nouveau de recevoir sans être instruit ce qui ne peut suffire à la vraie foi.

•

Sans jamais avoir lui-même participé directement à l'activité missionnaire qui caractérise l'expansion carolingienne, depuis les débuts du VII^e siècle, Alcuin nous fournit un témoignage de ce qu'on pouvait alors entendre par mission. Sa position auprès de Charlemagne, son origine anglo-saxonne, ses liens de fidèle amitié avec des hommes de Dieu répartis dans l'ensemble de l'Europe, le place au cœur de l'aventure missionnaire. Il en devient un des fervents soutiens, et l'un des théoriciens. Son

24. Il existe bien un *Ordo de catechizandis rudibus*, mais J.-P. Bouhot a montré qu'il ne pouvait être l'œuvre d'Alcuin. La lettre d'Alcuin fournit le cadre, des éléments de l'introduction et de l'exposé. Il serait le fait d'un clerc de l'entourage d'Arn de Salzbourg, sans doute au début du IX^e siècle. J. P. BOUHOT, « Alcuin et le *De Catechizandis...* », p. 176-240.

approche originale de la mission met en avant un regard relativement doux posé sur les païens, un souci exemplaire de la prédication, et la volonté de fournir un véritable manuel de la prédication missionnaire afin d'établir une Chrétienté uniforme, ce à quoi participe également le reste de son œuvre sous l'égide de Charlemagne.

RESUME

L'œuvre d'Alcuin, notamment sa correspondance et l'hagiographie qu'il consacre à Willibrord, constitue une remarquable source pour l'étude de la mission au tournant des VIII^e et IX^e siècles. Elle permet de reconstruire l'histoire de la christianisation des peuples saxons et avars notamment. Alcuin y développe une théorie originale de la mission caractérisée par la primauté donnée à l'enseignement sur la conversion, l'acceptation du baptême. À la violence des campagnes saxonnes de Charlemagne, il oppose la douceur de l'enseignement de la parole du Christ, aux armées carolingiennes les légions chrétiennes des prédicateurs. Tout en reconnaissant la nécessité de l'usage du glaive face aux païens, Alcuin rappelle que ce glaive doit être celui de la Parole de Dieu qui punit le païen mais également le guérit.

ABSTRACT

History of missions and missionaries is much indebted to Alcuin. The master of York and Tours offers an extraordinary source about the expansion of Christianity at the end of the eighth century, especially in Germany. His letters and his hagiography of Willibrord show an original conception of mission. Preaching appears to be the first tool of missionaries : Alcuin write to his friends involved in the missionary field to be preachers (praedicatores) and not predators (predatores). Though Charlemagne's campaigns seem especially rude in the Saxons area, Alcuin don't hesitate to question his king and accuse him of winning men but loosing souls. If war is necessary, it should always be a Christian war; the weapon if it hurts the heathen should at the same time heal his heart.

